

LE VOYAGE VERS BIC, À PARIS

J’avais organisé mon voyage et prévenu Chanel que j’arriverais à Paris trois semaines plus tard.

Hormis cette unique information, elle resta discrète et réservée, en vraie Française. Elle ne demanda rien d’autre.

La date de mon départ obéissait à une logique très précise.

Je devais toucher ma pension mensuelle de 351 euros et, avec cet argent, je pourrais partir. La vraie question n’était pas de savoir si je pouvais y aller, mais comment.

J’appelai un de mes amis, chauffeur routier habitué des trajets internationaux, et il fut entendu qu’il me prendrait à son bord.

Avant d’accepter, toutefois, il me fallait savoir ce qu’il transportait. Si la remorque se trouvait chargée de bétail, j’aurais à composer avec l’odeur.

Mère Gillette ne transigeait jamais sur un point avec ses enfants : le problème n’est jamais dans l’esprit ; il n’existe que dans les actes qui créent des solutions.

Pour le logement, j’avais trouvé une chambre partagée aux portes de la ville. Elle coûtait douze euros par jour.

L’endroit se trouvait près du terminus de la ligne de métro, et le trajet jusqu’en ville ne coûterait que trois euros par jour.

Mon séjour ne durerait pas plus de trois jours, non par choix, mais par calcul.

Le temps que mon ami routier achève sa livraison à Bruxelles, je serais déjà prêt pour le retour, et cette fois je ne me soucierais pas de ce qu’il transporterait.

Le jour du départ arriva enfin.

À deux heures du matin, ma femme me demanda où j’allais.

Elle me voyait planté là, avec une valise à roulettes, vêtu comme tous les jours.

Je lui dis qu’on m’avait offert l’occasion de me rendre à un rendez-vous professionnel, même si j’ignorais tout du poste qu’on pourrait me proposer.

Je m’attendais à ce que, vu mes qualifications, le poste le plus élevé à pourvoir soit sans doute celui de magasinier.

Je ne choisirais rien. J’accepterais, simplement, si cela me plaisait.

Eugenio avait garé le camion à l’entrée de la route qui mène chez moi.

À peine l’eus-je rejoint que mon premier souci fut de découvrir ce qu’il transportait.

Vous n’allez pas le croire. La remorque transportait du plastique destiné à BIC Belgique, où il servirait à fabriquer des stylos.

Ahahahah.

Pendant les trente-deux heures de route entre Reggio de Calabre et Paris, nous ne nous arrêtâmes que sur les aires d’autoroute, pour le carburant, les repas et les toilettes.

Pendant ce temps, Eugenio ne cessait de changer les documents du chronotachygraphe. À chaque fois, un autre nom de conducteur apparaissait sur les papiers. C’était toujours Eugenio au volant. Pourtant, le système enregistrait six conducteurs différents.

Cela seul suffisait pour comprendre que je me trouvais à l’intérieur d’un système qui ne fonctionnait pas correctement, et que c’était la seule solution que l’on avait trouvée pour réduire les coûts.

Nous finîmes par atteindre la périphérie de Paris.

Eugenio me déposa près d’une station de métro, celle-là même qu’il me faudrait retrouver à l’heure du retour.

Il me demanda où j’allais.

Je répondis : « Je vais rencontrer des femmes. »

Il me regarda et dit : « La puissance du sexe. »

Ferdinando